

HOMÉLIE 23

«C'est par la foi que Noé, ayant été averti par le ciel, et craignant ce qu'on ne voyait point encore, bâtit l'arche pour sauver sa famille. Par là il condamna le monde et fut héritier de la justice qui naît de la foi.»

1. «C'est par la foi que Noé, ayant été averti par le ciel.» L'Apôtre parle ici dans le même sens que le Fils de Dieu, quand il disait au sujet de sa venue : «Les hommes épousaient des femmes et les femmes des maris, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche.» (Lc 17,27) C'est avec raison qu'il leur rappelle le souvenir d'un exemple particulier à leur nation. Celui d'Enoch était uniquement un exemple de foi; celui de Noé est en même temps un exemple d'incrédulité. C'est une consolation et un encouragement parfait de voir que ceux qui ont eu la foi ont été récompensés, et que les incrédules ont été punis. Que dit-il, en effet ? «C'est par la foi que Noé, ayant été averti par le ciel.» Que signifient ces mots ? Qu'une prédiction avait été faite à Noé. Avis est là synonyme de prophétie. Ailleurs il est écrit pareillement : «Il avait été averti par le saint Esprit;» (Lc 2,26) et encore : «Et de quoi Dieu l'avertit-il ?» Remarquez-vous que l'Esprit saint est égal au Père en honneur ? Le Père prédit, l'Esprit saint prédit aussi. Pourquoi parle-t-il ainsi ? Pour montrer que l'avis de Dieu est une prophétie. «Ce qu'on ne voyait point encore,» c'est-à-dire le déluge. «Craignant, il bâtit l'arche." La raison ne pouvait pas lui suggérer cette crainte; les hommes épousaient des femmes et les femmes des maris; l'air était pur, il n'y avait aucun présage. Il craignit cependant; aussi est-il dit : «C'est par la foi que Noé, ayant été averti par le ciel, et craignant ce qu'on ne voyait point encore, bâtit l'arche pour sauver sa famille.» Qu'en résulta-t-il ? «Par là il condamna le monde.» Il montra que les hommes étaient dignes du supplice qui les attendait, puisque la vue de la construction de l'arche ne les corrigeait pas. «Il fut héritier de la justice qui naît de la foi;» c'est-à-dire, il parut juste, parce qu'il avait cru en Dieu. Sa conduite fut celle d'une âme sincèrement attachée à Dieu et persuadée que rien n'est aussi digne de foi que ses paroles; l'âme incrédule fait le contraire. Il est certain d'ailleurs que la justice de Noé naquit de sa foi. Le déluge lui avait été prédit, comme la géhenne nous a été prédite. Mais en ce temps-là on se riait de lui, on le couvrait de ridicule; pour lui il ne s'en émut pas.

«C'est par la foi que celui qui fut appelé Abraham obéit à Dieu, entrant dans le pays qu'il devait recevoir pour héritage, et il partit sans savoir où il allait. C'est par la foi qu'il demeura dans la terre qui lui avait été promise, comme dans une terre étrangère, habitant sous des tentes, ainsi qu'Isaac et Jacob héritiers des mêmes promesses.» Qui Abraham vit-il qui pût lui inspirer ce zèle ? Il eut un père gentil et idolâtre, il n'avait pas entendu les prophètes, il ne savait pas où il allait. Ceux qui avaient eu la foi selon les traditions hébraïques recherchaient les exemples des hommes qui avaient reçu de grandes richesses. L'Apôtre fait voir qu'avant Abraham; nul, à la connaissance de ce patriarche, n'avait encore reçu le prix de sa vertu, nul n'avait eu de récompense. Abraham quitta donc sa demeure et sa patrie, il s'en éloigna sans savoir où il allait. Qu'y a-t-il d'étonnant que ses descendants aient vécu dans cette attente, puisqu'il y vécut ? Il vit que la promesse de Dieu ne s'accomplissait pas en lui, et il ne s'impatia point; il lui avait été dit : «Je donnerai à toi et à tes descendants cette terre.» Il vit son fils traité en étranger sur cette terre promise, loin de laquelle son neveu le vit lui-même errer dans des pays étrangers, et son âme ne s'en émut point. Ce qui arriva à Abraham était conforme à la logique des événements; il fallait sans doute que la promesse de Dieu ne vint à effet que pour ses descendants, quoiqu'il lui eût été dit : «A toi et à ta postérité;» et non point : A toi dans ta postérité. Ni lui, ni Isaac, ni Jacob ne virent l'accomplissement de cette promesse. L'un fut serviteur à gages, l'autre fut banni, l'autre s'éloigna par crainte : parfois ils furent vainqueurs de leurs ennemis, et parfois ils auraient péri eux-mêmes, sans le secours de Dieu. C'est pourquoi il est dit : «Héritiers des mêmes promesses.» Non pas Abraham seul, mais aussi les héritiers de la même promesse. Il s'en explique ensuite avec plus de clarté encore : «Tous ces saints sont morts dans la foi, n'ayant point reçu les biens que Dieu leur avait promis.» Il est bon de rechercher comment, après avoir dit que Dieu enleva Enoch, afin qu'il ne vît pas la mort, et que celui-ci ne parût plus, il ajoute : «Tous ces saints sont morts dans la foi;» et encore pourquoi il dit : «N'ayant point reçu les biens que Dieu leur avait promis;» puisqu'il nous a fait voir que Noé avait reçu le salut de sa famille, qu'Enoch avait été enlevé, qu'Abel parle encore, et qu'Abraham avait reçu la terre promise. Nous lisons cependant bien : «Tous ces saints sont morts dans la foi, n'ayant point reçu les biens que Dieu leur avait promis.» Que signifient ces paroles ? Il est nécessaire

de résoudre le premier point, puis le second, «Tous ces saints sont morts dans la foi.» Tous n'est pas mis parce qu'ils sont tous morts, mais pour tous ceux que nous savons être morts, qui tous, excepté Enoch, sont morts. Quant aux mots : «N'ayant pas reçu les biens que Dieu leur avait promis,» ils sont rigoureusement vrais : la promesse faite à Noé ne disait pas qu'elle lui serait accordée.

2. Qu'entend-il par les biens que Dieu leur avait promis ? Une terre avait été promise à Isaac et à Jacob; mais quels étaient les biens promis à Noé, à Abel et à Enoch ? ou, s'il ne parle que de ces derniers; ou s'il parle aussi des autres, au nombre des biens qui avaient été promis n'étaient pas l'admiration dont jouit Abel, l'enlèvement d'Enoch et le salut de Noé; ces événements furent des conséquences particulières de leur vertu, et comme un avant-goût des biens à venir. Dieu, voyant dès le commencement que le genre humain avait besoin de beaucoup de condescendance, ne se contente pas de promettre les biens futurs, il donne aussi les biens terrestres. De même Jésus-Christ disait à ses disciples : «Quiconque aura quitté sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, recevra le centuple et possédera la vie éternelle;» et ailleurs : «Cherchez le royaume de Dieu, et toutes ces choses vous seront données par surcroît.» Remarquez-vous que ce surcroît nous est donné afin que nous ne nous décourageons point ? Les athlètes sont l'objet de soins, même quand ils sont dans l'arène, mais ne jouissent pas d'un repos complet, tant qu'ils sont dans leur profession; ce repos ne leur est accordé que plus tard. C'est ainsi que Dieu nous donne ce surcroît, afin que nous participions plus tard au céleste repos; il nous le donne, mais il réserve l'accomplissement de toute sa promesse pour l'avenir. Il a déclaré qu'il en est ainsi par ces mots : «Voyant ces biens et comme les saluant de loin.» Il y a là un sens mystique, à savoir : ils ont été les devanciers de tout ce qui a été dit touchant les biens futurs, la résurrection, le royaume des cieux et les autres vérités annoncées par Jésus Christ, et qui sont les promesses de Dieu. Ou tel est le sens des paroles de l'Apôtre, ou elles signifient qu'ils ne reçurent pas ces promesses, mais qu'ils moururent y ayant une certaine confiance par intuition; cette confiance leur venait de la foi seule. Voyant, dit-il, ces choses de loin, c'est-à-dire, à travers quatre générations, car c'est après ce laps de temps que les Israélites sortirent d'Egypte. «Ils les saluaient avec joie.» Ils étaient tellement persuadés de sa réalisation qu'ils la saluaient. en quelque sorte. Il y a ici une image qui rappelle les navigateurs apercevant de loin les villes où ils désirent aborder : avant d'y entrer, ils en prennent possession, pour ainsi dire, par leurs cris joyeux. «Ils attendaient cette cité qui a un ferme fondement, dont Dieu même est le fondateur et l'architecte.» Vous le voyez, avoir reçu ces promesses consistait pour eux à en attendre avec confiance l'accomplissement. Si donc on peut recevoir par la foi, nous le pouvons comme eux, ils ne furent pas mis en possession de ces biens, mais ils les contemplaient par le désir. Pourquoi ? Afin que nous ayons honte de voir qu'ils n'attendaient pas les biens de la terre, qui leur étaient promis, et qu'ils cherchaient la cité future; tandis que Dieu nous parle en toute manière de la céleste cité, et nous cherchons cependant les biens de ce monde. Il leur avait dit : «Je vous donnerai les biens temporels.» Mais, comme il les vit dignes, ou plutôt comme ils se montrèrent dignes de richesses plus grandes, il ne voulut pas les doter des autres, leur destinant celles-ci. Il nous montre qu'ils méritèrent celles du ciel, parce qu'ils ne se laissèrent pas enchaîner par celles de la terre. C'est comme si l'on promettait à un homme intelligent des jouets d'enfant, non point pour qu'il les accepte, mais afin qu'il fasse voir sa sagesse et son vif désir d'obtenir des biens plus grands. C'est nous montrer, en effet, qu'ils méprisaient les choses de la terre au point de ne pas accepter celles qui leur étaient données. C'est encore pourquoi leurs descendants, qui avaient des goûts terrestres, acceptèrent ces dons. Que faut-il entendre par «cette cité qui a un ferme fondement ?» A-t-elle même des fondements ? Ceux qu'elle a ne sont point comparables aux fondements des demeures terrestres. «Dont Dieu même est le fondateur et l'architecte.» Quel admirable éloge de cette cité !

«C'est aussi par la foi que Sara.» L'Apôtre nous excite à ne pas se montrer plus faibles qu'une femme. Mais, dira-t-on, comment Sara avait-elle la foi, puisqu'elle rit ? Le rire était de l'incrédulité, mais la crainte qui suivit était de la foi; c'était faire acte de foi que de dire : «Je n'ai pas ri.» (Gen 18,15) L'incrédulité s'étant évanouie, Sara entra dans la foi. «C'est aussi par la foi que Sara reçut la vertu de concevoir, et eut un fils après l'âge d'avoir des enfants.» Qu'est-ce à dire, «de concevoir ?» C'est d'être fécondée, de pouvoir engendrer, elle qui était frappée d'impuissance et de stérilité. Il y avait un double empêchement : l'un venant de l'âge, puisqu'elle était vieille, et l'autre de la nature, puisqu'elle était stérile. «C'est pourquoi, d'une femme seule et mourante, il est sorti une multitude pareille à celle des étoiles du ciel et du sable innombrable qui est sur le bord de la mer.» «C'est pourquoi d'elle seule tous sont sortis.» Il ne dit pas qu'elle eut un seul fils, mais qu'elle devint là la mère d'un nombre d'enfants au-

dessus de celui qu'atteignent les plus fécondes : «Pareil à celui des étoiles.» Comment donc les énumère-t-il bien souvent, quoiqu'il ait dit : De même qu'on ne peut compter les étoiles du ciel, ainsi vos descendants seront innombrables ? Ou c'est une hyperbole, ou bien c'est une allusion à leur succession non interrompue. On peut compter les ancêtres d'une maison, ceux de tel homme ou de tel autre; mais ici, dès l'instant que cette race est comparée aux étoiles pour le nombre, il n'en est pas de même.

3. Telles sont les promesses de Dieu; c'est avec cette facilité qu'elles s'accomplissent. Si les biens qu'il a promis comme par surcroît sont si admirables, si glorieux et si magnifiques, comment seront ceux dont ils sont le surcroît, le superflu ? Qui peut-il y avoir de plus heureux que ceux qui acquièrent ces derniers ? Qui de plus malheureux que ceux qui ne les acquièrent pas ? On plaint celui qui est banni de sa patrie, celui qui a perdu un héritage : combien est plus déplorable le sort de celui qui est exclu du ciel et du céleste héritage ? Que dis-je ? il n'est pas seulement digne des larmes que l'on accorde à un homme qui a éprouvé un revers dont il n'est pas la cause; c'est par un effet de sa libre volonté que celui-ci s'est adonné au vice : il est un objet digne de lamentations et de deuil. Notre Seigneur Jésus Christ pleura sur Jérusalem et déplora amèrement son sort, quelles que fussent les impiétés de cette ville. On ne saurait dire quels gémisséments, quelles lamentations sont dues à nos péchés. Si tout l'univers, si les pierres, si les forêts, si les animaux de la terre, si les oiseaux, en un mot, si toute la nature pouvait élever la voix au même instant pour déplorer le malheur que nous avons eu de perdre ces biens, notre malheur serait encore au-dessus d'un tel concert de lamentations. Quelle langue, en effet, pourrait exprimer, quelle intelligence faire comprendre cette félicité et cette béatitude, cette volupté, cette gloire, cette joie, cette magnificence, dont il est écrit «que l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu et le cœur de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment ?» (I Cor 2,9) Il ne dit pas seulement que ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment surpasse le cœur de l'homme, mais encore que le cœur d'aucun homme ne l'a jamais conçu. Comment se faire une image de ces biens que Dieu lui-même prépare, qu'il crée ? Si, dès la création même, alors que nous n'avions encore rien fait, il nous a prodigué des largesses telles que le paradis et la faculté de converser avec lui, nous promettant l'immortalité et le bonheur d'une vie exempte de soins : à ceux qui ont fait tant de choses, qui ont si héroïquement combattu et souffert pour sa gloire, que ne donnera-t-il pas ? Pour nous il n'a pas épargné son Fils unique, pour nous il a livré à la mort son propre Fils; si, lorsque nous étions ses ennemis, il nous a honorés de si grands biens, de quoi ne nous comblera-t-il pas alors que nous sommes ses amis ? Quelles ne seront pas ses largesses, après nous avoir réconciliés avec lui ? On ne saurait dire comment ni combien il est riche, et il a un vif désir de notre amitié, il fait tout pour l'acquérir; mais nous, mes chers frères, nous faisons bien peu pour la lui donner : que dis-je ? nous ne faisons rien; il veut nous combler de ses biens, et nous ne le voulons pas. C'est la ferme volonté de Dieu; il l'a montré par tout ce qu'il a fait pour nous. Pour notre propre salut nous ne savons pas mépriser un peu d'or : il a, pour nous, donné son divin Fils. Usons comme il convient de l'affection de Dieu, sachons jouir de son amitié : «Vous êtes, dit-il, mes amis, si vous faites ce que je vous dis.» (Jn 15,14)

Par quelle merveille, d'ennemis que nous étions, séparés de lui par un abîme incommensurable, et déchu à une distance immense au-dessous de lui, nous a-t-il faits et appelés ses amis ? Que ne devons-nous point souffrir de tout cœur pour conserver cette amitié ? Pour l'amitié d'un homme nous bravons souvent le danger, et à celle de Dieu nous ne saurions sacrifier quelque vil argent ? Vraiment c'est à quoi il faut donner notre douleur, nos larmes, nos gémisséments, nos lamentations, toute la force de nos plaintes. Nous sommes tombés de notre espérance, nous sommes déchu des célestes hauteurs, nous nous sommes montrés indignes des bonnes grâces de Dieu, nous avons été ingrats et méchants après tant de bienfaits, le démon nous a dépouillés de tous les biens; nous qui avons été jugés dignes du titre d'enfants de Dieu, de frères et cohéritiers de Jésus Christ, nous ne différons en rien des ennemis de Dieu, qui le poursuivent de leurs outrages. Où sera donc notre consolation ? Il nous a lui-même appelés au ciel; nous nous sommes nous-mêmes jetés dans la géhenne. Le mensonge, le vol, l'adultère ont envahi le monde : les uns répandent le sang sur le sang, d'autres commettent des crimes plus grands encore que l'effusion du sang. La plupart de ceux qui sont injuriés, la plupart de ceux qui sont trompés préféreraient mille fois la mort à ces souffrances, et, si la crainte de Dieu n'arrêtait leur main, ils finiraient leurs jours, tant ils ont soif de leur propre mort. Cette tendance au suicide et au meurtre n'est-elle pas le plus grand de tous les maux ? «Malheur à moi !» s'écriait le prophète avec douleur. «Le juste a disparu d'entre les hommes, et personne ne fait le bien.» (Mich 7,2) Et nous aussi maintenant nous nous écrierons : Malheur à nous-mêmes ! Et que chacun de vous se joigne à mes

lamentations. Il y en a peut-être qui suspectent ces paroles et qui s'en rient : raison de plus pour déplorer davantage l'aveuglement des hommes : nous sommes insensés, et, ne comprenant pas que nous le sommes, nous rions là où il faudrait gémir. «Elle est révélée aussi la colère de Dieu venant du ciel contre toute l'impiété et l'injustice des hommes.» (Rom 1,18) «Dieu se manifesterà dans sa venue; le feu marchera au-devant de lui, et les fureurs de la tempête l'environneront.» (Ps 49,3) «Un feu ardent brûlera en sa présence et consumera tous ses ennemis.» (Ibid.) «Le jour du Seigneur sera enflammé comme la fournaise.» (Mal 4,1) Mais personne n'arrête son esprit sur ce tableau, et de si terribles images sont traitées avec dédain comme s'il s'agissait de fables vulgaires. Personne ne veut entendre ces vérités; tous en font un objet de raillerie coupable. Comment sortirons-nous de ce triste état ? d'où nous viendra le salut ? Nous avons succombé, nous sommes entièrement perdus, nous sommes un objet de risée et de mépris pour les infidèles et les démons.

4. Et maintenant le démon triomphe et se réjouit, tandis que nos anges gardiens sont dans la tristesse et la confusion. Personne ne se convertit, c'est en vain que Dieu nous prodigue ses bontés, et vous vous riez même de nos exhortations. Voici le temps d'appeler en témoignage les cieux et les éléments, puisqu'il n'est personne qui veuille entendre : «Cieux, écoutez, et vous, terre, prêtez l'oreille, parce que le Seigneur a parlé.» Vous qui n'êtes point encore tombés dans la débauche, tendez, tendez la main à ceux qui ont fait naufrage; vous qui êtes sains, à ceux qui sont malades; vous qui êtes sages, à ceux qui sont insensés; vous qui êtes fermes, à ceux qui sont ébranlés. Que personne, je vous en supplie, ne préfère quoi que ce soit au salut du prochain; que vos remontrances et vos exhortations aient un but unique, l'utilité du prochain. Quand la maladie s'empare du maître, les serviteurs eux-mêmes s'emparent de l'autorité sur lui. Lorsqu'il est dans le feu et le trouble de la fièvre, le troupeau des esclaves l'entoure et le pousse à sa perte en méconnaissant son autorité. Convertissons-nous, je vous en conjure; des dangers quotidiens, des naufrages, d'innombrables causes de ruine et la colère de Dieu nous entourent de toute part. Et nous sommes dans une fausse sécurité, tranquilles comme si nous étions agréables à Dieu : nous employons tous nos bras à l'acquisition des biens terrestres, et non à nous porter un mutuel secours; tous au rapt, aucun à la défense; chacun met tout son zèle à chercher comment il accroîtra ses richesses, personne à chercher comment il portera secours à celui qui en a besoin; chacun est plein de sollicitude pour savoir comment il agrandira sa fortune, personne pour savoir comment il sauvera son âme; tous ont une seule crainte : Gardons-nous, disent-ils, de la pauvreté; personne ne tremble et n'a horreur de tomber dans la géhenne. Voilà les crimes qui sont dignes de nos pleurs, dignes d'accusation, dignes de réprobation. C'est malgré moi que je parle ainsi, la douleur m'y oblige : pardonnez-moi; les angoisses de mon âme m'arrachent des paroles que je ne voulais pas prononcer : Je vois de terribles menaces, un désastre où il n'y aura pas de remède possible; nos maux sont trop grands pour pouvoir être guéris; nous sommes perdus, «Qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux une source de larmes,» (Jer 9,1) afin que je me lamente ? Pleurons, mes frères, pleurons et gémissons. Peut-être y en a-t-il qui disent : Il ne nous parle de rien autre que de lamentations, de rien autre que de larmes. Je ne le voudrais pas, croyez-le, je ne le voudrais pas; mais ne vous adressez qu'éloges flatteurs, le pourrais-je ? hélas ! c'est l'heure des pleurs.

Le mal, mes frères, n'est pas à se lamenter; il est à faire ce qui mérite des lamentations; il ne faut pas avoir honte des larmes, mais des actions sur lesquelles il faut pleurer. Ne méritez point le châtement, et je cesse de me plaindre; ne vous perdez pas, et je cesse mes larmes. En présence d'un trépassé, vous exhortez tout le monde à la tristesse, et vous accusez de dureté de cœur ceux qui ne gémissent pas : vous voulez donc que je ne pleure pas sur une âme morte ? Mais je ne puis être père si je ne verse pas des larmes; et je suis un père aimant et bienveillant. Ecoutez ce cri de Paul : «Mes petits enfants, pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement.» Quelle mère en travail jette des plaintes aussi amères ? Que ne pouvez-vous voir le zèle de mon cœur ? vous verriez que je suis plus torturé que toute mère, que je souffre plus qu'une jeune femme prématurément veuve. Celle-ci ne pleure pas autant sur son mari, un père autant sur la mort de son fils, que je ne pleure sur cette multitude qui m'entoure. Nulle part le progrès vers le bien, partout le crime et les actes condamnables; personne ne juge que son devoir est de plaire à Dieu; médisons, disent-ils, de celui-ci et de celui-là : celui-là est indigne d'être clerc, celui-ci mène une vie deshonnête. Quand nous devrions pleurer sur nos péchés, nous jugeons le prochain. Serions-nous éloignés des désordres du monde, nous ne devrions pas agir ainsi; «car, qui met de la différence entre vous ? qu'avez-vous que vous n'avez reçu ? et, si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous, comme si vous ne l'aviez point reçu ?» (I Cor 4,7) Pourquoi jugez-vous

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

votre frère quand vous êtes vous-même chargé de péchés sans nombre ? Au lieu de dire : Celui-là est méchant, et dangereux, et pervers, pensez à vous-même, recherchez et examinez avec soin vos erreurs, et vous vous repentirez d'avoir médié. Rien n'est propre à nous exhorter, à nous corriger, comme l'examen de nos propres fautes. Si nous appliquons notre esprit à ces deux considérations, nous pourrions obtenir les biens promis par Dieu, nous pourrions nous laver, nous purifier de nos souillures : que ce soit là notre unique pensée, l'unique objet de notre sollicitude. Soyons contrits en cette vie, mes frères, afin de ne pas subir le supplice dans l'autre, afin de jouir d'un bonheur sans fin, là où il n'y a ni douleur, ni affliction, ni gémissement; afin d'hériter des biens éternels qui surpassent le cœur de l'homme, en notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire dans les siècles des siècles. Amen.